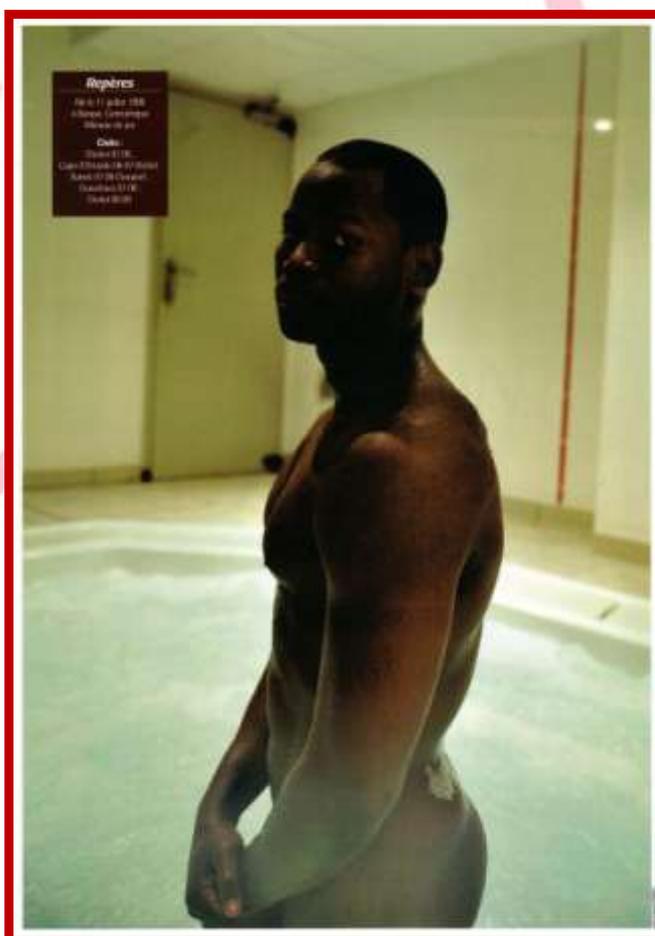
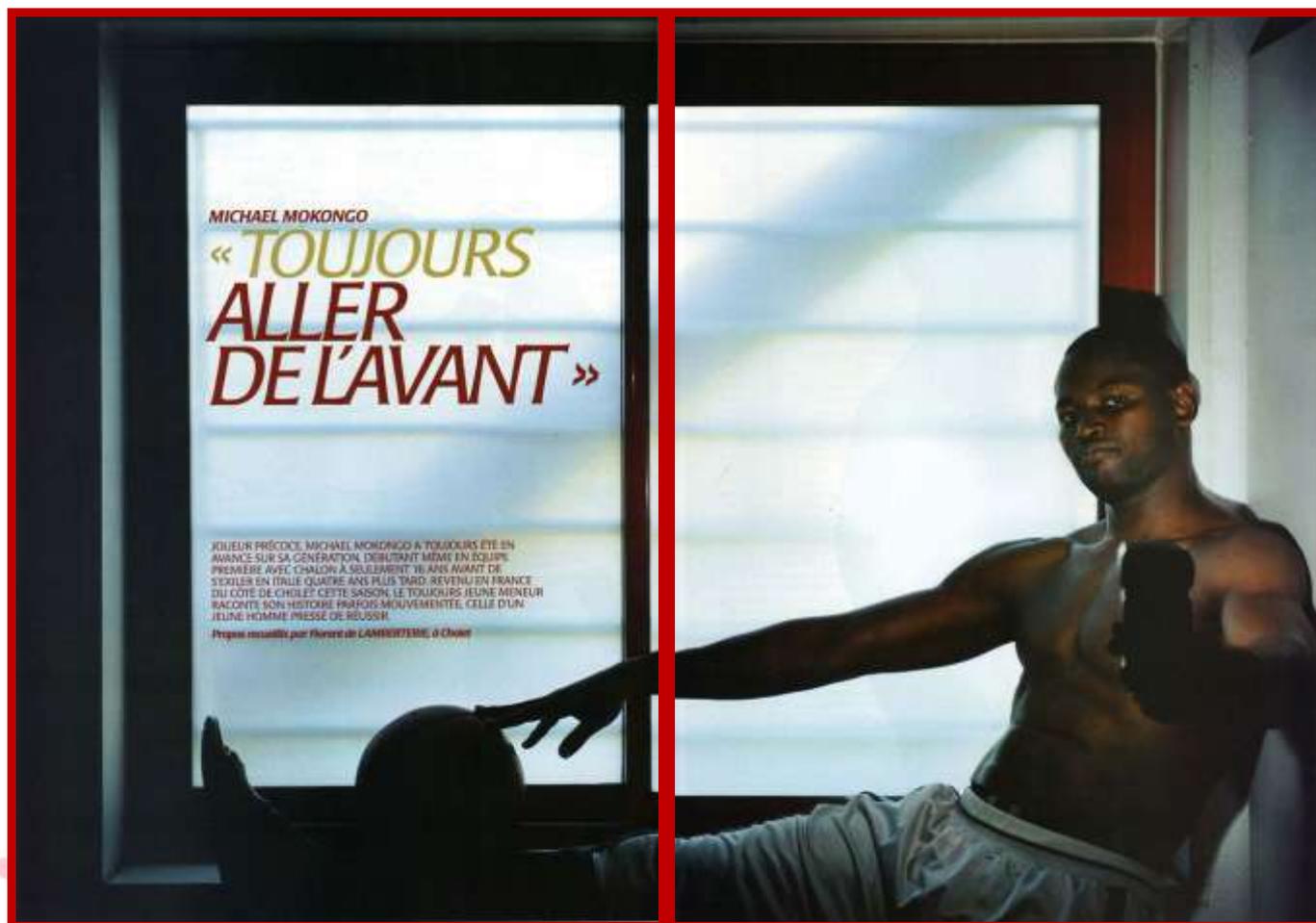


MICKAEL MOKONGO SE LIVRE DANS MAXIBASKETNEWS



« Je suis né en République Centrafricaine, c'est là-bas que j'ai grandi. Ce sont mes origines même si, aujourd'hui, je n'en ai plus qu'un vague souvenir. Le basket, c'est un truc de famille chez moi. Mon père y a joué longtemps, il était basketteur. Je me rappelle très bien l'époque où il est parti à Barcelone, pour voir la Dream Team. C'est pendant les Jeux qu'il m'a installé un panier de basket dans le jardin, derrière la maison. J'ai commencé à jouer au basket à six ans. Je jouais vite fait dans le jardin et je suis entré l'année d'après dans une école de basket, où l'on faisait du « baby basket » comme on disait à l'époque. J'ai fait aussi un peu de tennis mais j'ai vite vu que ce n'était pas mon truc. Dès que j'ai commencé le basket, j'ai aimé ce sport. J'aimais le spectacle, je me levais pour regarder Michael Jordan. J'ai tout de suite su que c'était ce métier-là que je voulais faire. À l'école où je jouais, il y avait Fred Goporo, qui a gagné la Coupe d'Afrique en tant que meneur de la République Centrafricaine. Un jour il est venu faire un camp, auquel j'ai participé. Il m'a dit que j'avais beaucoup de talent pour mon âge et il a dit à mon père que je devais continuer dans cette voie-là.

À dix ans, je suis arrivé en France avec mes parents qui avaient décidé de venir s'y installer parce qu'ils y avaient trouvé du boulot. Mon père faisait l'aller-retour avec la Centrafrique parce qu'il travaillait, et travaille toujours, pour la FIBA Afrique. Il est commissaire là-bas. Mes parents ont fait ce choix pour nous donner plus de chances de réussite, mes sœurs et moi. Très jeune, j'allais à l'école Charles-de-Gaulle, je parlais français parfaitement, je côtoyais des blancs donc mon arrivée en France à Coulommiers s'est très bien passée, je n'ai pas vraiment été surpris de ce que j'ai découvert.

Dès mon arrivée, mes parents m'ont inscrit dans l'équipe minime de Coulommiers, c'est là que j'ai vraiment commencé le basket, en tant que meneur de jeu, déjà. Je n'ai jamais tellement grandi et mon père n'était pas très grand lui non plus. À Coulommiers, il y avait un coach, Nicolas Getin, qui maintenant est devenu « shoot doctor ». À l'époque il entraînait l'équipe du club qui était en Nationale 2. Il m'a vu jouer plusieurs fois et m'a dit que j'avais beaucoup de talent, qu'il fallait que je persiste dans ce sport-là. Il m'a ensuite fait travailler individuellement et je m'entraînais avec l'équipe N2 alors que j'avais 12 ans. Je ne faisais pas les cinq contre cinq mais je faisais les exercices physiques avec eux, la course... Nicolas voulait m'amener au-dessus de mes limites, donc je faisais le programme de N2, mais j'arrêtais quand je ne pouvais plus suivre. J'ai énormément gagné au niveau physique avec lui, sur la vitesse notamment. Je jouais bien et on est parti ensuite en région parisienne, où je suis entré dans l'équipe de Torcy puis au pôle espoir de Châtenay-Malabry. J'y suis resté pendant deux ans et on a tout gagné : champion de France, champion départemental... Il y avait Johan Petro, Michel Ipouck, Étienne Plateau, Souarata Cissé, et j'ai joué contre des gars comme Aldo Curti, Ian Mahinmi, c'était une belle génération. C'était ce du plaisir, l'insouciance. Tu fais un cross over, le mec part, tu lui mets un shoot et t'es content. On était tous jeunes, on voulait réussir, il y avait une bonne ambiance, on allait tous ensemble dans la même classe. On découvrait plein de choses, notamment les filles, c'est la meilleure expérience que j'ai connue. Quand tu es pro, ça n'a plus rien à voir.

À 16 ans chez les pros

À 14 ans, je devais entrer à l'INSEP, j'étais alors en concurrence avec Étienne Plateau. Lucien Legrand me voulait vraiment. J'avais fait un stage avec les 85, des gars comme Amagou, Bokolo, mais je n'étais pas encore Français, donc ils ont pris Étienne. Nancy et Le Mans étaient intéressés mais mon entraîneur du pôle, Gaëtan Le Brigant, m'a conseillé d'aller au centre de formation de Chalon-sur-Saône. Il connaissait bien le coach du centre, Emmanuel Schmitt, et m'avait assuré que si j'allais là-bas, je jouerais rapidement avec les « pros ». J'étais très proche de Gaëtan, encore maintenant d'ailleurs, donc j'ai

suivi ses conseils et j'ai atterri à Chalon. Je fais une première saison en Cadets puis je monte avec les Espoirs l'année suivante.

À l'époque, c'était Philippe Hervé le coach. Quand il est parti, l'année d'après, j'avais 16 ans et c'est Manu Schmitt qui est passé coach des pros. Il me connaissait bien, c'est lui qui m'avait fait venir et c'est cette année-là que j'ai commencé à jouer en pro, je rentrais dix minutes, parfois moins. Quand j'ai eu 18 ans, Greg Beugnot est arrivé. C'est lui qui m'a vraiment lancé en pro avec Thabo Sefolosa. J'étais très frustré parce qu'on avait eu une très mauvaise saison en pro, même si je ne jouais alors pas beaucoup. J'ai reçu des offres universitaires, notamment de Gonzaga et de Michigan State, qui voulaient me faire venir. Mais Beugnot nous a garanti à Thabo et moi que l'on aurait nos chances et qu'il nous fallait juste les saisir, et ne pas le décevoir. J'ai donc choisi de rester et ça s'est très bien passé. Aujourd'hui encore, je remercie Gregor de ce qu'il a fait pour moi. Chalon, c'est tout pour moi. J'y ai passé cinq ans, j'ai découvert ce qu'était la vie d'homme. Il y a plein de gens là-bas que je n'ai pas oubliés, je porterai toujours ce club dans mon cœur.

Et puis en 2004, je suis sélectionné en équipe de France pour l'Euro Espoirs de Saragosse. J'en ai des très bons souvenirs parce qu'on a ramené une médaille de bronze. Mais d'un autre côté, j'étais déçu parce qu'on avait une super équipe, on devait gagner la compétition. On a fait les cons en demi-finale contre les Turcs, on menait de huit points et on les a laissés remonter. Concernant la NBA, j'ai commencé à avoir des contacts à ce moment-là. J'ai été systématiquement invité au camp Reebok de Trévise où je n'ai jamais pu aller à cause des stages en sélections, que je privilégiais. Aujourd'hui, j'ai un petit regret par rapport à ça parce qu'à ce camp, on te laisse beaucoup jouer et il y a plein de scouts, donc c'est l'idéal pour te faire vraiment remarquer. On met quelques systèmes en place c'est tout. C'est un regret, parce que je pense que ça m'aurait ouvert des portes. J'aurais aimé faire les deux et ce qui m'a fait chier, c'est que Philippe Ory ne m'ait pas laissé aller à ce camp. Ça ne durait que quatre jours, j'aurais pu y aller et revenir finir la préparation. Je savais bien qu'en équipe de France aussi les scouts étaient présents mais ce n'est pas pareil. Au camp Reebok, il y a beaucoup de un contre un, tu peux vraiment montrer ce que tu sais faire. Sergio Rodriguez l'a fait lui, et je pense que ça l'a aidé.

« Je voulais jouer trente minutes »

L'année suivante, je suis titulaire avec Beugnot. Je vais ensuite au All-Star Game. Pour moi c'était le cheminement logique, je ne me suis pas pris la tête, j'ai continué à travailler. J'ai été invité au Hoop Summit à Memphis, c'était une super expérience ! J'ai rencontré Kobe Bryant, Carmelo Anthony, Dwyane Wade, je vivais en environnement NBA. On s'entraînait dans la salle de Memphis, on était logé dans des hôtels comme je n'en ai jamais vu depuis, et puis il y avait des bons matches de basket, contre des bons joueurs maintenant en NBA : Monta Ellis, Martell Webster, Louis Williams...

Côté basket, je n'étais pas extraordinaire mais j'avais le niveau. Et puis sur la fin, je me blesse au genou contre Hyères-Toulon. Je défendais sur Jason Rowe, une passe au-dessus de l'écran, je me prends le pick et là je me tords le genou. Ce n'était pas un très gros contact mais je pense que mon corps était fatigué tout simplement, j'étais jeune, je jouais beaucoup, les entraînements

EN CENTRAFRIQUE, J'ALLAIS À L'ÉCOLE CHARLES-DE-GAULLE, JE CÔTOYAIS DES BLANCS DONC MON ARRIVÉE À COULOMMIERS S'EST TRÈS BIEN PASSÉE.

Dans les bras de sa maman en Centrafrique.





À Chalons avec Greg Beugnot. Michael voue toujours une grande reconnaissance pour son ancien coach.

étaient durs et mon corps n'était pas prêt. Mon jeu est assez dense, avec beaucoup d'énergie. Je ne dirais pas que c'était logique mais ce n'est pas forcément surprenant. C'est là que tu vois que la muscu est importante. C'est important pour jouer au haut niveau, ça te protège, ça t'évite de te blesser et c'est ce qui te fait maintenir ton effort, parce que tes muscles sont plus durables. La muscu, je l'ai vraiment commencée à Chalons. Je n'en avais jamais fait avant, ni au pôle ni ailleurs. Demandez à mes entraîneurs de l'époque, ils vous le confirmeront. Même quand je suis passé pro, ce n'était pas encore

ça. Il se trouve que j'ai toujours été naturellement comme ça. Physiquement j'ai toujours eu un corps assez musclé. Mais maintenant, j'adore ça. J'en fais vraiment beaucoup, ça m'aide à jouer au basket, et j'en ai besoin pour gagner encore de la puissance. Cet été, j'ai travaillé avec un entraîneur physique aux États-Unis qui m'a dit que je n'étais qu'à 65% de mes capacités musculaires. Donc je dois encore gagner de la force malgré l'image que les gens ont de moi.

J'ai mis six mois à revenir de cette blessure et, quand je suis revenu, l'équipe était déjà faite. Ça a été difficile pour moi de me remettre dedans même si je pense que j'ai plutôt bien terminé la saison. À la fin de l'année, je voulais rester à Chalons, je voulais que Greg me laisse les clés de la maison à la mène, être titulaire, mais le coach a estimé que j'étais encore jeune. C'est là que j'ai reçu une offre en Italie avec beaucoup plus d'argent et l'opportunité de jouer en Lega. Alors j'ai tout de suite accepté. Attends ! À 20 ans, jouer titulaire en Italie, personne ne fait ça, même pas les Américains. Ok, il y a Brandon Jennings cette année, mais c'est tout ! Moi je voulais confirmer, rester à Chalons avant de partir, parce que j'étais conscient que j'avais encore des choses à travailler. Ma progression a toujours été assez logique, et par rapport à mon rêve d'aller en NBA, je ne pouvais pas accepter de redevenir numéro 2. J'avais déjà

fait une bonne saison avant mais tout le monde peut faire une bonne saison. Tant que tu n'as pas confirmé, ça ne veut pas dire grand-chose. Le problème, c'est que moi, je commençais à monter en puissance depuis la saison d'avant, et ce qui compte aux yeux de la NBA, c'est de toujours progresser. Sachant cela, je me suis dit que la seule façon de ne pas stagner, c'était de continuer à jouer trente minutes, et seul Capote d'Orlando me le proposait.

Parti trop tôt pour l'étranger

En Italie, tout est différent. Les joueurs sont plus grands, plus talentueux, la ligue est bien plus forte. Cette expérience m'a beaucoup plu. Je jouais contre des supers joueurs, Tyus Edney, Travis Best... Ça te fait progresser, j'étais fier de jouer contre des joueurs pareils. Et puis la vie en Italie, c'est génial, je ne vais pas rentrer dans les détails mais on sait tous ce que c'est que de vivre en Italie (Rires). Mais bon, je n'étais pas prêt pour ce niveau, j'avais un contrat de trois ans, et au bout de la première année, j'ai décidé de partir. Capote d'Orlando voulait me garder mais c'était difficile, ma famille n'était pas là, même

si j'étais avec Hervé Touré. J'ai mal géré le fait d'être loin de tout le monde, et puis je manquais encore de plein de petites choses niveau basket, des choses impossibles à décrire, mais qui faisaient que je n'étais pas encore prêt à assumer autant de responsabilités.

En France, avec ma famille près de moi, je pense que j'y serais parvenu, mais là-bas, ce n'était pas possible. Aujourd'hui, avec le recul, je me rends compte que je n'étais pas prêt pour partir en Italie. Si c'était à refaire, je ne sais vraiment pas si je ferais les mêmes choix. Toujours est-il que Biella m'a contacté, Valencia aussi, parce que j'avais bien joué contre eux, mais finalement j'ai choisi Barçit en Turquie. Au début je ne connaissais pas vraiment la ligue turque mais mon agent, qui est d'origine turque, m'a assuré que c'était un bon championnat. Alors j'ai commencé à me renseigner sur les équipes turques, et j'ai rapidement vu que pour de nombreux médias, la ligue turque commençait à dépasser la ligue italienne. C'est un pays qui a de l'argent et qui arrive donc à attirer de bons étrangers.

Selçuk Ernak, le coach de Barçit, me suivait depuis longtemps et il m'a présenté son projet qui m'a plu. Il me donnait des responsabilités et m'a dit qu'il comptait me faire entrer en NBA à terme. Mais quand je parle de me donner les clés, lui me les a vraiment données. Il me disait : « Vas-y gamin, joue, fais ce que tu veux, tu gères l'équipe en attaque comme en défense. » Financièrement aussi, c'était assez intéressant. Par contre, la ville était minuscule. On n'était pas très loin d'Istanbul mais c'était encore plus petit que Cholet. Niveau basket, en revanche, c'était vraiment parfait. On commence la saison et je jouais super bien, j'étais à plus de 15 points par match. Pourtant, l'équipe s'est trouvée rapidement dans une situation difficile. En fait, ce qui s'est passé, c'est qu'on a tout de suite rencontré les grosses équipes du championnat, Fenerbahçe, Galatasaray... C'est pas facile, ils ont des joueurs à deux millions de dollars et on a perdu beaucoup de matches bêtement. On avait cinq ou six défaites d'affilée et ils ont commencé à paniquer. Ils m'ont dit que, finalement, j'étais encore trop jeune et ils ont choisi de prendre un nouveau meneur américain, Joe Crispin, et moi ça ne m'a pas plu.

J'ai dû partager mon temps de jeu et ce n'est pas du tout ce qui était convenu avant que je signe. J'ai fini à 10 points de moyenne mais les derniers matches, je ne rentrais plus que quelques minutes, ce qui a fait chuter mes stats. Quand tu es jeune meneur, on te juge trop souvent sur ton âge, ce sont des choses que j'ai apprises. À ce poste, on t'en demande beaucoup. Si l'équipe ne gagne pas, c'est ta faute. Maintenant, je vois les choses différemment sur le rôle de meneur de jeu.

« À Gravelines, c'était le boxon »

Je me suis donc mis en quête d'un nouveau club. J'ai été contacté par l'AEK Athènes, j'ai aussi eu une opportunité en Belgique, à Liège, et puis Gravelines m'a fait une proposition. Ça faisait longtemps que j'avais quitté la France, je commençais à avoir envie de rentrer chez moi, près des miens. Et puis le challenge de Gravelines était vraiment intéressant. Il fallait sauver l'équipe qui n'allait pas bien, je me suis dit : « Si j'arrive et que le club se sauve, voire même atteint les playoffs... » C'était l'occasion de revenir sur le devant de la scène, de montrer ce que je pouvais apporter à une équipe. C'est comme ça que j'imaginai le scénario. Mais quand je suis arrivé à Gravelines... C'était un boxon, tu ne peux pas t'imaginer ! Au bout de trois semaines, je voulais déjà partir, j'étais complètement démotivé. On a fait une bonne série au début, mais Philippe Namyst... Il m'avait promis plein de choses au téléphone, et quand je suis arrivé, il m'a boycotté, il m'a fait faire n'importe quoi... Namyst m'avait assuré que je serais le premier meneur, que j'allais jouer trente minutes, et puis ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

Je n'étais pas à l'aise. L'organisation autour du club, ce n'était pas ça. J'ai passé plus de temps à me faire chier qu'à jouer au basket. Je venais de débarquer, je cherchais à m'intégrer mais il y avait certains joueurs qui s'en foutaient, qui ne pensaient

AUJOURD'HUI
ENCORE, JE
REMERCIÉ GREGOR
BEUGNOT DE CE
QU'IL A FAIT POUR
MOI. CHALON, C'EST
TOUT POUR MOI.

qu'à leur stats, sans chercher à faire gagner l'équipe. Et puis le coach ne maîtrisait pas vraiment la situation, c'était vraiment le boxon. Moi je ne lui en veux pas parce que c'était un jeune coach mais c'est vrai qu'il n'a jamais su gérer l'équipe. À partir de là, quand t'as un coach qui n'arrive pas à maîtriser ses joueurs, ça part en couille. Heureusement qu'on a sauvé le club parce que monsieur Beddeleem, c'est quelqu'un d'attachant. Aujourd'hui, je joue avec Vincent Grier, qui était aussi à Gravelines, et on n'évoque jamais l'année dernière. Pour moi, c'est un mauvais souvenir à oublier au plus vite.

« Je veux montrer que j'ai progressé à l'étranger »

Avec Gravelines, on avait joué deux fois contre Cholet, en Coupe de France et en championnat. Erman me suivait déjà depuis un moment, il me suivait en Turquie parce qu'il connaissait très bien mon coach de Banvit. Quand on est allé jouer à Cholet, il m'a clairement dit qu'il s'intéressait à moi. Je l'ai écouté mais, honnêtement, après l'épisode de Gravelines, je voulais quitter la France, repartir à l'étranger. Mais Erman m'a dit des choses qui m'ont plu, et je savais qu'avec lui j'allais progresser parce que c'est un bon coach qui sait faire progresser les jeunes. Il m'a dit qu'il voulait trois joueurs sur deux postes, à la mène et au poste 2, parce que Rodrigue allait être amené à jouer sur les deux postes. Donc en gros, il me proposait environ 25 minutes par match et moi ça m'allait.

J'ai donc signé pour deux ans, et pour le moment, ça ne se passe pas trop mal. En tout cas, c'est conforme à ce que m'avait promis Erman. Il faut encore que je trouve mes marques à ce niveau. En plus, Nando De Colo, Claude Marquis et Vincent Grier n'ont pas fait la préparation et j'ai un peu perdu mes repères depuis qu'ils sont avec nous. Erman connaît mes qualités, il sait ce que je peux lui apporter et c'est normal qu'il attende plus que ce que je produis jusqu'à maintenant.

Cette année, beaucoup d'équipes sont similaires, les budgets se rapprochent. La Pro A, c'est devenu très dense. Mais le but

JE VOULAIS DÉJÀ PARTIR, J'ÉTAIS COMPLETEMENT DEMOTIVÉ.

du club, c'est de finir dans le top 8 et de défendre la Semaine des As. Là-dessus, les objectifs sont très clairs. Mais si tu regardes bien, l'année dernière, Cholet n'avait pas démarré super bien. Moi, je trouve que la Pro A est très athlétique. La Turquie et l'Italie, c'est plus physique, plus technique, les joueurs sont meilleurs. Disons qu'à Gravelines, en raison des circonstances, je n'ai pas pu prouver grand-chose au public mais je veux montrer cette année que j'ai progressé depuis mon départ, et pour ça, il faut que je réalise une très bonne saison avec Cholet. De plus, je n'ai jamais eu de contact avec les A, c'est ce pallier-là que je voudrais franchir aussi. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui fait que je suis revenu en France.

On sait très bien que le meneur numéro un, c'est Tony Parker, mais derrière, c'est encore ouvert. Je suis comme ça, je veux toujours aller de l'avant parce que le basket, c'est quoi ? C'est entre dix et quinze ans de carrière. Moi je veux en profiter pour gagner le plus d'argent possible et aller aussi loin que je le peux. C'est vrai que je ne supporte pas de ne pas progresser, je veux toujours repousser mes limites. Mais aujourd'hui, je suis conscient de mes échecs, je sais sur quoi je dois travailler. J'apprends à être un peu plus patient avec moi-même. ■

Nous remercions chaleureusement Michael Mokongo pour nous avoir prêté une de ses photos de famille.



En 2006 sous le maillot de Capo d'Orlando.

